

haches et de mauvais couteaux de chasse. C'est avec d'aussi faibles armes qu'on voulait tenir tête à l'armée anglaise, qui avançait à grands pas vers Saint-Denis.

Le colonel Gore ne tarda pas à arriver avec cinq compagnies de troupes régulières, un détachement de cavalerie et une pièce d'artillerie. Il voulut prendre l'offensive en tentant la prise d'assaut d'une maison gardée par quinze Canadiens, mais il dut renoncer à ce projet. Il résolut alors d'engager la bataille. Le combat, qui dura deux heures, fut des plus terribles. Ce vétéran qui, comme il aimait tant à le dire, avait fait trembler l'aigle impériale à Waterloo, trembla devant cette poignée de braves, mal armés et mal disciplinés. Il dut battre en retraite en laissant sur le champ de bataille un canon, une partie de ses munitions et plusieurs tués et blessés. (1).

II

BATAILLE DE SAINT-CHARLES

Pendant que l'on triomphait à Saint-Denis et que les troupes anglaises fuyaient en désordre, effrayées de tant de courage, on faisait à Saint-Charles de nombreux préparatifs. On fit évacuer le couvent.

Mlle Benoît dut aller se réfugier chez sa tante, qui demeurait à trois milles du couvent. Elle fut conduite par son oncle, qui était au nombre des insurgés.

Elle était là depuis deux jours, lorsqu'un soir qu'il pleuvait, elle entendit frapper à la porte : sans qu'elle eût eu le temps de se lever la porte s'ouvrit et un homme couvert de boue, et les habits en désordre, entra précipitamment.

— Mon père, s'écria-t-elle, en se levant !

— Oui, mon enfant, répondit M. Benoît, en la recevant dans ses bras, et la pressant sur son cœur.

— Mais d'où venez-vous ? où allez-vous, dans ce triste état ?

— Je suis soldat, ma fille, je me suis fait le défenseur de nos droits outragés, la conscience a commandé, il a fallu obéir.

— Mais, mon père, s'écria Léa, en pleurant, vous ignorez donc que je n'ai plus que vous au monde ; pourquoi exposer ainsi votre vie, que ferai-je donc sans vous ? Oh ! de grâce, mon père, restez, restez auprès de moi.

— Je ne le puis, enfant, reprit le père d'une voix émue, je me dois à mes frères qui ont posé leur confiance en moi, je ne puis, je ne dois pas les tromper laissez-moi, prie Dieu pour ton père. Il me préservera des dangers.

— Oh ! mon père ! restez...

— Adieu, enfant...

— Mon père... !

Et elle tomba évanouie dans les bras de sa tante. Lorsqu'elle reprit connaissance, son père était déjà bien loin. Il se rendit sans s'arrêter au camp des insurgés. Ils lui apprirent en arrivant que l'ennemi avançait et que le chef des patriotes, le fameux Brown, craignant le combat, avait pris la fuite.

— Eh ! bien, nous nous en passerons bien, s'écria-t-il, nous saurons combattre et mourir sans lui !

Il fit dresser des retranchements autour du couvent et l'on attendit les ennemis.

Les troupes anglaises arrivèrent le lendemain, le 25 novembre. Les insurgés, tous mal armés, avaient, en outre, à lutter un contre dix. Ils firent des prodiges de valeur, mais ils durent céder sous le nombre. Ce fut un massacre général. Les Anglais, furieux de leur défaite à Saint-Denis, se vengèrent lâchement en tuant et massacrant tous ceux qui tombèrent sous leurs mains. On compta 100 tués, 372 blessés et près de 30 prisonniers, au nombre desquels était M. Benoît. (2).

On conduisit les captifs en un endroit sûr, et ce fut Albert Colson, lui-même, qui reçut l'ordre de les escorter. M. Benoît qui, depuis longtemps, l'avait reconnu, alla droit à lui et, lui jetant un regard de haine, il lui dit :

— Vous, ici, monsieur, parmi nos ennemis ? ainsi

vous avez trahi l'amitié ; allez, je vous méprise, maintenant que je sais vous connaître.

A ces paroles, Albert resta atterré ; en vain, il chercha à s'expliquer, M. Benoît ne voulait rien écouter.

Le soir arrivé, les prisonniers, liés deux à deux, furent renfermés dans une petite bâtisse que l'on fit garder avec soin. Il était minuit. M. Benoît, vaincu par la fatigue et l'émotion, allait succomber au sommeil, lorsqu'il vit quelqu'un s'approcher ; pensant, un instant, qu'on en voulait à sa vie, il se leva et allait parler, lorsque le visiteur inconnu et masqué lui enjoignit de se taire, puis, le débarrassant de ses liens et lui tendant des habits :

— Vite, dit-il, prenez ce costume, et fuyez au plus vite.

Il ne se le fit pas dire deux fois, et, jetant à la hâte sur ses épaules l'espèce de manteau qu'il venait de recevoir, il sortit et gagna facilement un petit bois qui n'était pas loin. Albert, car c'était lui, avait cru tromper la vigilance, mais il comptait sans un vieux soldat, qui heureux enfin de pouvoir se venger d'Albert, qui lui avait fait infliger un long emprisonnement et qui avait suivi ses manœuvres, alla aussitôt en informer le colonel, qui fit mander Albert. Celui-ci essaya en vain de formuler quelques mots d'explication il rendit son affaire pire, et il dut partager lui-même le sort des prisonniers. Une fois en sa prison, il n'eut qu'une pensée, Léa, sa fiancée, dont il venait de sauver le père.

J.-G. BOURGET.

(A suivre)

LE TONNEAU TRANSATLANTIQUE

(Voir gravure)

Essayer de traverser l'Atlantique dans un tonneau, voilà qui n'est pas ordinaire. C'est cependant, d'après ce que nous rapporte *Scientific American*, ce que tenta résolument, il y a quelques mois, M. Peter Beckman, de New-York ; il emmenait son jeune fils avec lui, Guillaume. Tel n'eût pas mieux fait !

Il y a, empressons-nous de le dire, tonneaux et tonneaux. Celui de M. Beckman avait 10 pieds de longueur sur 10 pieds de diamètre.

Solidement cerclé, il portait sur sa surface une série de palettes transversales. A l'extrémité de chacune des circonférences de fond du baril était disposée une voie circulaire en acier sur laquelle, au moyen de deux paires de roues, une plateforme mobile était

supportée et maintenue dans une position normale pendant la rotation du tambour.

La charpente extérieure, sensiblement plus large que le baril, portait à chacune de ses extrémités une couple de forts mâts verticaux. De ces mâts partaient quatre traverses horizontales pénétrant dans l'intérieur du baril à travers les ouvertures de ses extrémités ; là, elles étaient boulonnées à une couple de poteaux verticaux formant le support d'une plate-forme intérieure, ou cabine contenant les vivres de l'équipage.

N'allez pas croire que le navigateur tournait là-dedans comme un écureuil dans sa cage. Non ! c'était au moyen de manivelles et d'engrenages qu'il mettait en mouvement le tambour extérieur à palettes, lequel devait ainsi filer, à l'entendre un nombre respectable de nœuds.

Peter Beckman appareilla, sortit du port, prit la mer il y a quelques mois, et l'étrange bâtiment, *Scientific American* nous l'affirme, parcourut environ 60 milles à la vitesse moyenne de 7½ milles à l'heure. Mais hélas ! les plus belles choses ont le pire destin ! La mer grossit, le vent fit rage, le tonneau automobile, ballotté, drossé, roulé, éperdu, naviguait comme une épave. Son équipage déconcerté eut toutes les peines du monde à faire des signaux de détresse : fort heureusement le vapeur *Pantagoet* passa, faisant route pour New-York ; il recueillit les naufragés.

Mais le vapeur ne put arriver à prendre à la remorque l'obstiné baril, qui se démenait sur les flots avec une sorte de joyeuse incohérence : il fallut l'abandonner.

Où est-il maintenant ? sous quelle latitude ? en quel état ? Nul ne sait son sort. Peut-être dans la nuit, devenu tonneau-fantôme, tournant dans des flots d'écume, bondissant sur la crête des vagues, fait-il frissonner d'effroi les marins qui ne sont pas au courant de la tentative si fâcheusement interrompue de M. Beckman.

Glissez, mortels, n'appuyez pas ! On attribue parfois à Voltaire ce vers si souvent cité :

Glissez, mortels, n'appuyez pas !

Cependant, il est dû à la plume d'un poète moins connu, Roy. Il faisait partie du quatrain suivant, composé pour être mis au bas d'une gravure de Lar-messin, représentant des patineurs :

Sur un mince cristal l'hiver conduit leurs pas,
Le précipice est sous la glace,
Telle est de vos plaisirs la légère surface ;
Glissez, mortels, n'appuyez pas !



LE TONNEAU TRANSATLANTIQUE

(1) Garneau.—*Histoire du Canada*, vol. IV.

(2) Garneau.—*Histoire du Canada*, vol. IV.